

François Conod

La Revanche
du cheval fou

Roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS



AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE LAUSANNE



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI
DE LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES



« LA REVANCHE DU CHEVAL FOU »,
QUATRE CENT DIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ ET DE DANIELA SPRING
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : © PHOTO DE PHILIPPE PACHE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHOTO DE FAMILLE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-448-9
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2019 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

I

DU BOUT du ciseau à pierre, Jimmy gratte. Ou plutôt il cisèle, comme il se doit avec un ciseau à froid. Il tire un peu la langue à chaque coup de marteau. C'est ce qu'on appelle une manie, voire une syncinésie.

Jimmy cisèle. Dans la pierre tendre.

Il apprend.

Les petits morceaux de calcaire sautent, s'envolent, retombent par terre. Nous sommes à la Foire de Rapid City, au pied des Collines noires (Dakota-du-Sud, USA).

Jimmy a quinze ans.

À la Foire, il est un emplacement que Jimmy apprécie particulièrement. Il s'agit d'un stand de sculpture, il est là, chaque année, on se demande bien pourquoi. Bien sûr, les patrons vendent des ciseaux (des ciseaux à froid et, cela va de soi, des paires de ciseaux, des ciseaux de couture, ciseaux à ongles, etc.), des couteaux de poche, ou carrément des couteaux de cuisine, toutes sortes d'instruments tranchants. Mais est-ce une raison suffisante pour mettre gratuitement à disposition du public de petits blocs de calcaire qu'on peut tailler à sa guise, voire emporter si on est satisfait du résultat.

Ah, la pierre, que c'est beau.

C'est ça, l'Amérique.

En tout cas, Jimmy est ravi. Il fait sauter délicatement écaille après écaille, comme des étincelles de calcaire, puis figole la forme qu'il tente d'obtenir, se recule, fait encore éclater un petit caillou, un petit caillot. Thrombose minérale.

Il s'exerce.

Ce qu'il voudrait obtenir, c'est une forme arrondie, une espèce de nautile de mer, lové sur lui-même, avec des stries. Comme un cerveau reptilien. Celui qui en principe empêche de pisser au lit quand on dort.

En principe.

Sauf en cas d'énurésie.

Par exemple quand sa petite sœur est née : Mary Ellis.

Aujourd'hui, Jimmy cisèle.

À côté de lui, de nombreux visiteurs s'essaient au ciseau à pierre. Le calcaire est tendre, on a vite fait de glisser à côté. De temps en temps, on entend un juron. Voilà, c'est fini, le bloc de pierre est irrémédiablement détruit. La plupart des apprentis sculpteurs abandonnent, d'autres changent de bloc et s'acharnent.

Jimmy fait partie des acharnés. Son père est sculpteur, son oncle aussi. Il ferait beau voir qu'un Borglum se déclare vaincu par un vulgaire caillou ! Je trouve mon prénom « Lincoln » un peu prétentieux. D'ailleurs, est-ce bien un prénom ? C'est mon père qui a voulu qu'on me baptise ainsi.

Mon père est un homme charmant. Aimable, intelligent, cultivé, ayant le sens de l'humour, se mettant rarement en colère (mais alors, il ne rigole pas !), plaisant aux dames, professant des valeurs qui sont

aujourd'hui encore devenues en grande partie les miennes.

Bel homme de surcroît.

Et fou de sculpture

Sauf qu'il incarne jusqu'à la caricature le début du fameux « règlement du chef » : Article 1 : Le chef a toujours raison. Article 2 : Quand le chef a tort, on applique l'article 1.

Et puis, il n'est jamais content de ce que font ses enfants. Par exemple, si j'avais un jour le Prix Pulitzer pour un roman, il grincerait : « Mieux vaudrait le Nobel de littérature. »

Sur le plan financier, il aurait certainement raison. Le Nobel rapporte davantage, ô combien, que le Pulitzer.

Je l'ai toujours connu sculpteur. Mon père a même rencontré le « pape » de la statuaire, Auguste Rodin, à Paris.

Ici, près de Rapid City, il s'agit de granit, d'une montagne de granit, pas de vulgaire calcaire.

En réalité, je m'appelle James Lincoln Borglum. Je continue à trouver Lincoln un peu guindé, c'est bon pour le gigantesque visage de pierre qui dominera les environs de Rapid City de ses soixante pieds de haut, dans quelques années. Là, comme j'ai dit, c'est du granit, plus exactement de la batholite d'origine magmatique. Mon père vient de commencer, avec quatre cents ouvriers, la tête du premier président des USA, George Washington. On procède à coups de dynamite et de marteaux pneumatiques. Les Indiens appelaient « Six grands-pères » la montagne déchiquetée. Pour eux, un paysage est sacré. Alors que les Blancs doivent bâtir leurs monuments : Saint-Pierre de Rome,

Saint-Jean le Divin à New York, tant d'autres. Pour un Indien, c'est le site naturel qui est sacré, alors qu'un Blanc doit construire quelque chose pour sanctifier l'endroit. Maintenant, les Six grands-pères sont devenus Mount Rushmore, d'après le businessman et avocat américain Charles E. Rushmore de New York, qui passait par le Dakota-du-Sud pour vérifier des titres de propriété (volés aux Indiens, forcément). Rushmore était loin d'être un saint, au contraire. Il n'y a qu'aux USA qu'une montagne peut porter un nom d'homme d'affaires. J'aimais mieux son nom sioux. Au moins, c'était naturel. C'est cela qui est sacré : le naturel.

À propos de grands-pères : je n'ai jamais connu le mien, il est mort avant ma naissance. Mais mon père, oh la la !

C'est lui qui m'a baptisé Lincoln. Lui, de son nom entier, s'appelle John Gutzon de la Mothe Borglum. Tout le monde lui dit Gutzon. Moi, c'est James Lincoln de la Mothe Borglum. Au départ, nous sommes d'origine danoise. Mais Gutzon est né en Idaho, d'une famille de mormons. Par conséquent, nous ne saurons jamais avec certitude qui est son géniteur à lui. Certes, les mormons sont en principe fidèles à leurs femmes – c'est le but de l'institution : quand on a le choix chez soi, on est moins tenté d'aller voir ailleurs.

Donc, je me prénomme Lincoln. Mais appelez-moi Jimmy, diminutif de James.

Sous les délicats coups de ciseau, le nautille de James Lincoln commence à prendre forme. Il s'agit de continuer, inlassablement, à petites touches régulières et prudentes. Alentour, la plupart des sculpteurs ont abandonné leur infâme bloc de

calcaire. Un seul s'acharne : Chuck, le meilleur copain de Jimmy, juste à côté de lui. Et toc et toc et toc, fait-il de même, ajustant avec précision ses coups de marteau sur son ciseau. Ce que Chuck essaie de créer, c'est un paon qui fait la roue. Beaucoup trop ambitieux, se dit Jimmy. Il faut commencer facile, sinon on court à la catastrophe.

C'est Chuck qui a raconté à Jimmy cette merveilleuse histoire (fausse). Une petite fille voit qu'on installe un grand bloc de marbre, environ vingt pieds sur vingt, et sur vingt encore (le bloc est cubique) dans le jardin du voisin. Celui-ci sort de sa maison de bois, ciseau et marteau à la main, et commence à attaquer la pierre. Tous les jours, la petite fille regarde le voisin sculpter. Au bout de cinq mois, comme délivré de sa gangue de marbre, un superbe cheval blanc piaffe dans le jardin. Alors la petite fille : « Comment tu savais qu'il était dedans ? »

Après un martèlement raté, Chuck lance un « merde » sonore. Son ciseau a glissé. Du coup, trois des plumes caudales ont sauté. « Tu n'auras qu'à dire qu'il n'a pas fini de faire sa roue », lui lance Jimmy. « Toi, ta gueule, rétorque Chuck. Il ne s'agit pas de dire, mais de faire. » Et il continue, toc toc toc. Le paon n'est pas trop mal venu, quoique la tête soit un peu petite (rien à faire : en sculpture, ça ne peut pas se réparer), et que, maintenant, la roue se trouve quelque peu amputée.

Et toc et toc et toc. Le nautile de Jimmy, quant à lui, prend fière allure. La question qui se pose maintenant : faut-il le détacher complètement de son support minéral, ou au contraire laisser une gangue de pierre brute autour de lui, comme par exemple les esclaves que Michel-Ange destinait au tombeau de

Jules II à Rome. Et toc et toc et toc : Jimmy opte pour la libération totale. Vaillamment, à petits coups, avec mille précautions, il entreprend de séparer son nautile de son enveloppe de calcaire.

Ce qui frappe aussi, c'est le bruit. Tous ces toc toc toc, ça ne peut pas se rendre par écrit. Peut-être aurais-je dû plutôt faire de la musique ?

La famille Borglum n'habite pas Rapid City, mais, un hameau, plus au sud. En espagnol, « Hermosa » veut dire « jolie ». Pourquoi un nom espagnol ici, alors que nous sommes au nord des États-Unis ? Des noms français, je veux bien. Du temps de Marquette, les mangeurs de grenouilles possédaient tout le centre du pays : c'était ce qu'on appelait « La Louisiane ». Bizarrement, un autre Louis, quinzième du nom, roi de France, a vendu aux USA ce territoire gigantesque qui s'étirait du Golfe du Mexique au Canada anglais.

Ils ont emprunté de l'argent aux... Anglais !

Oui, des noms français, comme par exemple « Des Moines » en Iowa, juste à côté, on veut bien. Là-bas, ils ne font que du maïs ou du cochon. Encore que, à voir la santé rubiconde des femmes, on a envie de les traire.

En Iowa, à côté, ils ne donnent pas tout leur maïs aux cochons ! Certaines de leurs femmes, on les a plus vite sautées qu'on en a fait le tour !

Ici, dans le Dakota-du-Sud, on se souvient plutôt de La Fayette. Et de la bataille de Wounded Knee. Surtout, on connaît le nom de la capitale, donné par les Français : « Pierre ». Nom prédestiné, dans le cas de notre famille.

Des noms indiens aussi, ça va – ils étaient là avant nous : le chef-lieu du Wyoming s'appelle « Cheyenne ». Mais les Espagnols ? Que venaient-ils faire jusqu'ici ?

Quant aux nègres, cette sous-race, on n'en parle même pas. Maudits animaux, à peine dignes du nom d'homme ! Il y a cinq sortes de singes humanoïdes : les gorilles, les bonobos, les orangs-outangs, les chimpanzés, et les nègres.

Tous ont un point commun : ils puent. Et puis, imagine-t-on un Président noir ?

Je me suis toujours posé des questions sur l'Amérique. Pourquoi est-ce le seul pays au monde à porter un nom générique, celui d'un continent. On dit : les États-Unis du Brésil ou du Mexique, mais on peut aussi dire le Mexique, le Brésil, les Brésiliens, et surtout les Brésiliennes. Waow ! Mais quand on dit : les Américains, on pense aux habitants des USA. Les Guatémaltèques aussi sont américains, tout comme les Chiliens, les Vénézuéliens ou les Canadiens, par exemple.

Enfin, les baptêmes, pour ce que j'en pense...

Mon grand-père était mormon. Eux se disent plus volontiers Saints des Derniers Jours. Austères : pas d'alcool ni de tabac. Mais ils pouvaient avoir plusieurs femmes, à condition d'avoir les moyens de les entretenir. Pour compenser ?

Puis est venue la prohibition. Pas d'alcool pour tout le monde. Pas davantage de femmes pour autant : tous les Américains sur pied d'égalité. Est-ce cela, la fraternité ? Dis-moi, La Fayette !

Pourquoi faut-il que mon père soit si sentencieux ? « On ne joue pas avec la nourriture. » Dieu merci, voilà qui rend impossible la confection d'un collier de nouilles ! « On ne boit pas en présence d'un mormon ! » Voilà qui ouvre la voie à toutes les hypocrisies, par exemple les boissons au coca imprégnées de bourbon

ou/et de rhum pour maintenir la couleur. « On ne repeint jamais un plafond au rouleau. » Alors que c'était pour lui rendre service, dans la nouvelle maison ! Et vive la peinture qui dégouline dans la manche ! « Avant le mariage, vous les teenagers faites ce que vous voulez. Sauf une chose ! » De ce dernier conseil, je me serai bien passé, hélas. « On ne sculpte plus au ciseau, c'est dépassé. » Et toc et toc et toc...

Surtout, Gutzon haïssait les impropriétés de langage. Par exemple, prononcer le double « oo » de Brooklyn ou de Roosevelt comme un « oo » anglais le mettait en fureur (Dans l'original, l'exemple est différent, mais malheureusement intraduisible. Note du traducteur).

Jimmy achève de dégager son nautille de sa gangue. Fièremment, il le montre à Chuck. « Mouais, pas mal, mais un peu facile, non ? » « Regarde ton paon, avec sa petite tête et sa roue mutilée. On dirait plutôt un hérisson malade. » « C'est *mon* paon. Je le destinais à ta sœur ! J'aime mieux le détruire, tiens ! » Fou de rage, Chuck saisit sa sculpture et la jette à terre.

Dans sa fierté, le paon ne se brise pas.

II

OUI, j'admire beaucoup mon père. S'il m'a amené (provisoirement j'espère) du Connecticut dans le Dakota-du-Sud, c'est dans l'intention d'étudier la possibilité de sculpter le Mont-Rushmore.

Une commande de l'État.

Ma famille, soit mon père, ma mère, ma petite sœur Mary Ellis et moi, nous logeons près de Hermosa, ce bled perdu. Une très belle maison : beaucoup de bois et de poutres apparentes. Surtout, une magnifique bibliothèque à étage, un balcon intérieur courant le long des livres, dont je me délecte : il n'y a pas grand-chose à faire d'autre que lire, ici. Mon copain Chuck habite au centre du hameau, avec sa mère et ses deux sœurs. Il est orphelin de père, tout le monde n'a pas cette chance. Lui ne lit pas, ou si peu.

Souvent, mon père à moi prend sa Ford T et nous amène au pied de la montagne.

Les travaux ont commencé. D'abord, George Washington, le Père de la Nation. Il a chassé les Anglais, non sans mal : les tuniques rouges s'accrochaient. C'est l'actuel président, Calvin Coolidge, qui a choisi les quatre hommes qui seraient honorés – deux républicains, deux démocrates : George Washington, Thomas Jefferson (le père de la

Constitution), Abraham Lincoln et Theodore Roosevelt.

Et de creuser, de creuser. De faire sauter des pans entiers de montagne.

Pour l'instant, on ne voit pas grand-chose. On entend, plutôt. Explosions de dynamite. Dire que c'est un Suédois, Alfred Nobel, qui a trouvé le moyen de stabiliser la nitroglycérine, beaucoup trop dangereuse à transporter. Il a légué sa fortune pour qu'on puisse distribuer les prix Nobel, richement dotés. Peut-être mon père l'aura-t-il un jour. Mais dans quel domaine ? Il n'y a pas de prix Nobel de sculpture.

C'est vrai, j'admire beaucoup mon père. Ce qui ne veut pas forcément dire que je l'aime. Son père à lui, donc mon grand-père, a fini par abandonner le mormonisme et, après diverses péripéties, a fait des études de médecine homéopathique (avant, il était sculpteur sur bois) à Saint-Louis, Missouri. Il n'a gardé qu'une seule femme, ma grand-mère paternelle, et a fini par ouvrir un cabinet médical à Fremont, dans le Nebraska.

Je l'ai dit : au départ, les de la Mothe Borglum sont originaires du Danemark, ils sont toutefois 100 % Américains. Mais c'est à Paris que mon père John Gutzon a suivi le cours Julian, l'École des Beaux-Arts, qu'il a été admis au Salon. Là-bas, il a même, comme je l'ai dit, rencontré Auguste Rodin. Il a pu s'initier aux différentes techniques : marbre, bien sûr, mais aussi le modelage de la pâte de verre, alors à la grande mode, plusieurs autres procédés, dont évidemment le coulage du bronze à cire perdue. Il a également appris à réduire ou à augmenter les sculptures par rapport à l'humain grandeur nature. Ses premières œuvres ont été admises au Salon.

De retour aux States, Gutzon a exécuté des statues pour la nouvelle cathédrale Saint-Jean le Divin à New York : des évangélistes, des saints. Un de ses groupes a même été la première sculpture américaine à entrer au Metropolitan Museum of Art. Ensuite il s'est spécialisé dans les sculptures monumentales.

Il a réalisé une gigantesque tête d'Abraham Lincoln dans un bloc de marbre de six tonnes, laquelle trône dans la Rotonde du Capitole de Washington. Jaloux, les sudistes lui ont commandé un Général Lee, le grand perdant de la guerre de Sécession, le héros du sud, pour faire pendant au Lincoln. Là, mon père a eu l'idée de tailler Lee directement dans le roc, mais il s'est disputé avec ses commanditaires, et c'est quelqu'un d'autre qui a poursuivi le travail.

Alors est venue la commande des quatre présidents. Mon père a choisi le Mont-Rushmore, d'une part parce qu'il est solide — le batholite ne s'effrite guère —, dans le Dakota-du-Sud, d'autre part parce qu'il est visible de loin : c'est un des plus hauts sommets des Black Hills, autrement dit des Collines noires. Ou — on y revient — des Six grands-pères.

Il y a trois ans (j'en avais douze) est survenu à Washington un accident terrible. Le fils du président des USA, Calvin junior, seize ans, jouait avec son frère au tennis sur le court de la Maison-Blanche. Il s'est fait une ampoule à un orteil, la blessure s'est infectée. Calvin jr. est mort en une semaine, d'un empoisonnement du sang. Les médecins n'ont rien pu faire. Fulgurance du malheur.

J'avais été très impressionné. Sans n'avoir jamais vécu rien de pareil, j'avais aussi mon traumatisme. Comme ma petite cousine rentrait quelque peu crottée d'un jeu de plein air, sa mère (donc ma tante) s'est

mise à la traiter de tous les noms, éructant qu'une fille, ça ne se salissait pas. Mon père est intervenu : « Laisse-la, cette fille, elle vit. » Alors ma tante : « Comment il fait, ton fils, pour être toujours tiré à quatre épingles ? » Et moi de rétorquer : « Moi, c'est simple : je ne vis pas. »

La terre ne s'était pas ouverte pour engloûtir les adultes. Il n'y a pas de justice.

Ce qui me rappelle un autre souvenir, beaucoup moins dramatique encore que la mort du fils Coolidge. En jouant au base-ball, j'avais trébuché en courant et je m'étais affalé. J'étais rentré avec quelques taches d'herbe sur mes vêtements. Cette fois, c'est ma mère qui avait hurlé : « Comment ! Avec tout le mal que je me donne ! On voit bien que ce n'est pas toi qui fais la lessive ! » J'avais arrêté de jouer au base-ball, d'où ma réputation de type asocial et taciturne. Et ma timidité.

Il faut préciser qu'en ce temps-là, la lessive, c'était toute une histoire. Il n'y avait pas encore de machines, si ce n'est l'essoreuse, qui tournait grâce à un jet d'eau. On passait les draps, tous blancs, au « bleu », et du coup ils redevenaient immaculés. Ces paradoxes heurtaient mon sens commun.

À l'époque, je confondais tout. Je croyais que l'autorité paternelle, c'était l'autorité naturelle des adultes. Mère comprise. Je n'avais pas encore réalisé qu'elle faisait tout ce que lui disait mon père. Par peur. Peur de lui.

D'un côté, il y avait les enfants, de l'autre les grandes personnes. C'est comme ça, ce n'est pas le même monde. J'avais écrit, dans un « journal » que j'essayais de tenir : *Les enfants ne mentent jamais. S'en souvenir à l'âge adulte.* Naïf, va !

En ce moment, je suis dans ma chambre, à Hermosa. Je taille du bois. Comme mon grand-père dans sa « première vie ». Ça, au moins, ce n'est pas salissant. Et guère bruyant.

J'y vais essentiellement au couteau. Une éclisse par-ci, une éclisse par-là. Ça ne fait pas *toc toc toc*, plutôt *wizz wizz*. À la fin, j'obtiens par exemple un lapin. Ou un ours. J'aimerais bien choisir des sujets plus compliqués, des femmes nues par exemple, mais ça ne se fait pas. Pas en bois. Peut-être parce qu'elles ne me laissent pas de bois, ha, ha, ha !

Trêve de plaisanterie. Il faut un matériau noble pour un sujet noble. Le bois, c'est pour les objets qu'on vend à la foire. J'espère que j'aurai bientôt mon stand à celle de Rapid City. Quand je pense que mon père, là-haut, au sommet de la montagne...

On frappe à la porte de ma chambre. « Eh, Jimmy, tu viens te baigner ? » C'est Chuck.

J'ouvre. « Le temps de prendre mes affaires et j'arrive. » À vrai dire, se baigner est un grand mot. Mais par ces chaleurs — nous sommes en plein été indien — c'est rafraîchissant. Ici, tout cours d'eau s'appelle « Rapids ». Ce sont plutôt des torrents, des petits filets d'eau. À peine de quoi mouiller les pattes d'un canard. Quand je pense qu'au Connecticut coulent des fleuves paresseux. Même un qu'on nomme « Tamise » !

Chuck et moi traversons à pied une partie de Custer County ; eh oui, c'est ainsi que s'appelle le comté de Hermosa, d'après le lieutenant-colonel George Armstrong Custer, celui qui a dit : « Le seul bon Indien est un Indien mort. » En fait, plus tard, c'est lui qui est mort.

Chemin faisant, mon ami et moi discutons des mérites respectifs des autochtones et des colons. Lui et moi préférons les Indiens.

Arrivés au bord du ruisseau (du torrent, plutôt, ou du rapide), nous ôtons nos chaussures et trempons nos pieds dans l'eau. Un délice, par cette chaleur. C'est comme si on se refroidissait par le bas, que le sang, en faisant ses tours, venait chercher un peu de fraîcheur dans le serpentelement de l'eau pour le répartir dans le reste du corps.

Puis Chuck a une idée folle. Il ôte tous ses vêtements, à l'exception du caleçon, et se couche dans la rivière, à même les cailloux. « Tu devrais essayer, c'est une merveille. » J'hésite. Je tente d'imaginer que Chuck est une fille. Mais à quoi bon ? Je n'ai pas de permis de conduire. À quinze ans, sans voiture et sans permis, impossible de sortir une gonze.

Il fait très chaud. Je me décide, moi aussi : j'enlève mes habits, à l'exception du caleçon, et vais me coucher à côté de Chuck. Brrr, c'est froid, mais au bout d'un moment, c'est effectivement un délice. L'eau nous ruisselle tout autour, très agréablement fraîche maintenant que nos corps se sont habitués. Le décor est somptueux : peupliers, ormes, saules, pins tordus Panderosa... Pour le spectacle, il y a les canards colverts, les chardonnerets, et plus rarement des pélicans. Les coyotes et les mouflons se cachent de jour. Il n'y a pas assez d'eau pour les poissons ; même les petits dorés jaunes préfèrent les grandes rivières. De toute façon, la pêche m'ennuie. Contrairement à Chuck, tant qu'à ne rien faire, je préfère lire dans mon coin.

Ici, nous sommes les rois. L'eau chantonne. Dire que père s'escrime à diriger ses centaines d'ouvriers,

en pleine chaleur, là-haut sur la montagne. En pleine poussière.

Chuck et moi sortons nous sécher. En caleçon, nous nous asseyons au soleil en sirotant du coca. L'alcool est prohibé sur tout le territoire de l'Union, on s'en fout. Ce sont des histoires d'adultes.

Machinalement, je prends un bout de bois, sors mon couteau de la poche de mon pantalon, posé à côté de moi, commence à tailler. Non, ici, ce ne sera pas un lapin, mais un chef indien. Sans les plumes de la coiffure : trop difficile. Quand nous jouions aux cow-boys et aux Indiens, j'incarnais presque toujours un Indien. J'aimais bien avoir le torse nu et le visage décorés de peintures de guerre. Mais c'était au Connecticut, où il n'y a plus guère d'Indiens.

La tête du Peau-Rouge commence à prendre forme. Chuck croit bon de me faire la conversation, couvrant le pépiement des merles bleus et des pinsons.

— Tu es plutôt « Indiens » ou « Blancs » ?

— Cette question ! Je suis de race blanche, mais je suis pour les Indiens.

— Pourtant, on est bien ici. Ce n'est pas comme si tu étais resté au Danemark.

— Le Danemark est un pays bondé, presque entièrement agricole.

— Tu vois ! Il fallait bien qu'on s'exporte.

Chuck est d'origine italienne et suisse, mais il ne veut pas trop que ça se sache. Ses ancêtres ont émigré au XIX^e siècle, quand le partage des terres est devenu difficile en Italie : à quoi bon labourer un mouchoir de poche ? On faisait trop d'enfants, tout simplement.

En réalité, Chuck s'appelle Bernardo Cantero. On lui dit Chuck, diminutif de Bernard. C'est donc un vrai Américain.

Je continue à tailler mon bout de bois. Même si ça rate, la couleur y est déjà : une espèce de bistre, je crois, ou plutôt ocre et terre de Sienne. Je n'ai pas encore fait d'études spécifiques, mais j'espère que père sera compréhensif. J'aimerais faire mes écoles supérieures à l'Université de Virginie. Les autres, les grandes, je n'ose pas. D'ailleurs, ils ne me laisseraient pas entrer. Mais j'aimerais être plus à l'est. Question de civilisation.

Je sculpte mon bout de bois.

— Eh, Lincoln.

— Ne m'appelle pas comme ça. Dis-moi Jimmy. C'est à la maison qu'on m'appelle Lincoln.

— Il y aura aussi un Lincoln, dans les énormes têtes que fait ton père ?

— Bien sûr. C'est Calvin Coolidge qui a choisi les présidents. Mon père était beaucoup plus ambitieux : il voulait recréer toute l'Histoire de l'Amérique.

— L'Histoire ne se résume pas aux présidents.

— Chez nous, si.

— Hélas ! En Suisse ou en Italie, sculpter une montagne serait interdit. Imagine : le Cervin, (« *Matterhorn* ». Note du traducteur), à cheval sur les deux pays, en forme de Guillaume Tell ou de saint François d'Assise. Quelle horreur !

Mon chef indien en bois est presque terminé. Je n'ai fait que la tête, sans modèle. Mais on voit bien que c'est un Indien : nez busqué, yeux très légèrement bridés, pommettes saillantes...

— C'est un Indien ?

— Ça se voit, non ?

— Il n'a pas de plumes.

— Ah, parce que tu crois que si tu mettais des plumes, tu aurais l'air d'un Indien ? Autant te les mettre tout de suite dans le cul.

— Pour avoir l'air d'une fille ? Merci bien !

— Eh bien, mets-les à une de tes sœurs.

— J'aime autant les mettre à la tienne, de sœur.

Chuck a deux sœurs, moi je n'en ai qu'une, Mary Ellis. J'essaie de l'imaginer avec des plumes dans le troufignon. Rien à faire, je n'y arrive pas. En revanche, pour les sœurs de Chuck... Il n'y a pas tant de filles à Hermosa. Si j'avais une voiture et un permis, il y a longtemps que je serais à Rapid City, peut-être même à Sioux Falls.

— Te fâche pas ! C'était juste pour causer.

— Alors tais-toi !

— Bon.

Je ne vais quand même pas me fâcher avec Chuck. Il n'y a personne d'autre, à Hermosa. Je n'ai pas envie de retrouver ma solitude complète. C'est donc à moi de le relancer :

— Eh, Chuck !

— Oui ?

— On va voir si ma tête d'Indien flotte.

Joignant le geste à la parole, je lance la tête de bois dans le ruisseau. Elle flotte, effectivement, mais elle disparaît très vite dans un mini-rapide, en aval.

Chuck :

— Pas fou, non ? Tu y tenais si peu que ça ?

— Je peux en refaire tant que je veux.

— Oui, bien sûr, tu es un Borglum. À propos, tu es déjà allé sur le chantier de ton père, au Mont-Rushmore ?

— Oui, plusieurs fois. On ne voit encore pas grand-chose, mais on déguste. La poussière de granit, je ne suis pas sûr que ce soit excellent pour les poumons. Un ouvrier m'a dit que de temps en temps, il

s'enverrait bien une petite bière. Mais voilà, par les temps qui courent...

— Fous-toi de la prohibition. On n'a pas besoin d'alcool à notre âge. On a Charlot. Et Oswald le Lapin chanceux, un nouveau dessin animé d'un certain Disney.

— Tu as raison. Et je t'ai, toi. Dommage que tu ne sois pas une fille.

— Ah, parce que tu crois qu'une nana se serait couchée à moitié à poil dans le ruisseau ?

— C'est vrai. Rentrons.

On a entendu à la radio l'interview d'un certain Charles Lindbergh qui avait traversé l'Atlantique en avion. De New York à Paris. Dans un fauteuil d'osier, pour faire plus léger. Pas de New York à Dakar, pas vers Tombouctou : il a choisi le trajet le plus prestigieux, et non le plus court. Le moins nègre, quoi !

Je rêve.

Être Charles Lindbergh ou rien.

III

C' EST FAIT. J'ai dix-sept ans et mon permis de conduire. Ce qui, comme dit père, ne signifie pas forcément que je sais conduire. Il me trouve notamment légèrement survivreur en montagne – et des montagnes, Dieu sait qu'il y en a dans le Dakota-du-Sud ! Il appuie assez souvent sur une pédale des freins imaginaire. Il estime qu'il conduit beaucoup mieux que moi. Mais je suppose que c'est le lot de tous les pères avec tous les fils.

Nous sommes en 1929. Cet hiver, plus exactement le 14 février, il y a eu le massacre de la Saint-Valentin, perpétré, dit-on, par les sbires d'Al Capone. Une abominable tuerie, au fond d'un garage. En octobre, le krach de Wall Street. Je m'en fous : ici, à Hermosa, on est bien à l'abri, et père n'avait pas beaucoup d'actions.

La vieille Ford T a rendu l'âme. À la place, père a acheté une Chevrolet. Parfois, il me laisse la conduire, crevant de peur. Est-ce lui qui a peur de ma façon de conduire, ou moi qui crève de trouille devant ses remarques ?

Je n'ai toujours pas de petite amie. Je n'ai pas fait « Sauf... », comme il dit, même pas « ... on fait ce qu'on veut. Sauf... ». Pourtant, je dispose d'une Chevrolet. Verte.

Souvent par la suite, Chuck m'a rappelé que Louis Chevrolet était suisse. Quel chauvin, toujours à la ramener avec ses ancêtres suisses et italiens. Chevrolet a conçu et fait construire ses voitures à Detroit, donc aux États-Unis. Par conséquent, Chevrolet était américain. Point.

Là-haut sur la montagne, on commence à distinguer le George Washington. Pourvu que père, qui a commencé son monument à soixante ans, n'y laisse pas sa peau : qu'est-ce qu'il avale comme poussière !

Walt Disney a abandonné Oswald, le Lapin chanceux, à son producteur. À la place, il a créé une souris en culottes courtes rouges avec de gros boutons dorés, nommée Mickey Mouse. Je ne l'aime pas beaucoup : trop américain. Comme si on pouvait être trop américain...

Je suis à Hermosa, sur la mezzanine de notre bibliothèque, assis dans un fauteuil en osier, un livre sur les genoux. En ce moment, je relis *Huckleberry Finn*, de Mark Twain. Je préfère nettement Huck à l'autre héros de Twain – de son vrai nom Samuel Longhorn –, le célèbre Tom Sawyer. Huck est plus libre que Tom, il est moins, comment dire ? moins américain. Est-ce une qualité ? En tout cas, je ne comprends pas bien pourquoi, sur son radeau qui descend le Mississippi, il s'encombre de ce nègre, Jim. Dans le sud, il y a déjà assez de ces êtres noirs qui puent. D'accord, ils font de la musique qui m'intéresse – on les entend parfois à la radio – mais ce ne sont pas des humains. Comment peut-on tolérer la présence de ces chiens noirs sur le territoire des USA, réservé aux Indiens et aux Blancs ? En cela, je suis tout à fait d'accord avec mon père.

Là, sur la mezzanine, je lis. Chuck ne lit pas. Plus tard, j'aimerais bien être écrivain. Il n'est jamais trop tôt pour commencer. Ni trop tard, à voir mon père qui travaille à son monument à l'âge de plus de soixante ans. Ma sœur aussi lit : normal, pour une fille. De toute façon, elles ne savent pas faire grand-chose d'autre. À part la cuisine, peut-être. Il y a des tâches viriles et des tâches féminines, c'est comme ça. Si on voit une femme un livre à la main, on pense automatiquement à la Bible.

Mais là, Mary Ellis, ma sœur, est plongée dans *Pollyanna ou Le jeu du contentement*, d'Eleanor H. Porter. C'est l'histoire d'une fillette qui est toujours contente, quoi qu'il arrive. Tout pourrait être pire. Par exemple, quand elle contemple ses taches de rousseur dans le miroir, elle se dit que ça pourrait être des verrues. Je crois que les Français formulent ainsi : quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a. Pollyanna est la vivante incarnation de ce dicton. À force de sourire, elle devient la coqueluche du quartier, tout le monde apprécie sa présence.

Mary Ellis, referme son livre et se lève afin d'aller aider maman à préparer la tarte aux pommes, selon la recette de grand-mère. J'aime bien, mais ça reste un travail de gonzesses. Moi, je suis toujours plongé dans *Huck Finn*, je déteste ne rien faire. Et lire, contrairement à ce que croit Chuck, c'est faire quelque chose. Quand il va à la pêche, il lui arrive de ramener des truites. Il a passé des heures au bord de la rivière mais au moins, il rapporte du concret. Moi, quand j'ai fini un bouquin, il ne reste rien. Que tu crois, Chuck. Il en reste toujours quelque chose. Lire, j'en suis sûr, ça rend intelligent. Ça aide à vivre. C'est une école de vie. De la vie des autres, fictive ou non. Presque tout

ce que je sais, je l'ai appris non pas à l'école, mais dans les livres. Surtout les livres de fiction. Beaucoup de gens, s'ils lisent, ne lisent que des autobiographies. Or quoi de plus mensonger ? On arrange, on oublie, on omet, on n'hésite pas devant la mauvaise foi, même involontaire. Croyez-moi, il y a davantage de vérité dans la fiction que dans les prétendues autobiographies, ou histoires dites vraies. Elles sont fausses.

Depuis la cuisine, ma mère crie : « On mange dans un quart d'heure. » J'ai enfin compris pourquoi mon père est un tyran domestique. Tout ce qu'il n'aime pas, et ça fait beaucoup, les autres membres de la famille sont censés ne pas l'aimer non plus. Par exemple, il déteste le fromage et tout ce qui pourrait en contenir. Est-ce une raison pour bannir complètement le fromage de la maison ? Pire : il ne supporte pas les tomates et toutes les préparations, sauces et autres, qui sont à base de ce fruit. A-t-il pour autant le droit d'imposer ses spaghettis sans sauce à toute la famille ? Ne serait-il pas possible qu'il mange ses spaghettis tous nus si ça lui chante, et que les autres puissent avoir une sauce avec des tomates ?

Tout est à l'avenant. Ce qu'il n'aime pas n'est pas bon, par exemple le vinaigre, la salade, la plupart des légumes (sauf le chou-fleur). En revanche, en bon Américain, il adore la viande. Sauf que, pour lui, ce sera un bifteck de filet ; pour nous autres, un morceau de semelle est bien suffisant. Je pense au Charlot de *La Ruée vers l'or*, quand faute de mieux il mange ses souliers, y compris les lacets qu'il enroule comme des spaghettis, les clous qu'il suce avec volupté.

Gutzon adore aussi les sucreries, il est tout le temps en train de sucer un bonbon. Il aime beaucoup les pâtisseries et les *ice-creams*. Ça tombe bien, nous

aussi. Sauf qu'il ne rentre pas souvent pour le repas de midi, il n'en rapporte pas de Rapid City. Au lieu de profiter de son absence, ma mère nous fait toujours ce qu'il mangerait s'il était là. C'est cela, la vraie tyrannie : faire peur même quand on est ailleurs.

J'ai mis du temps à comprendre que Mom était complètement soumise, qu'elle faisait ce qu'il lui disait de faire, et qu'en fait quand j'avais peur d'elle, c'est de lui que j'avais peur.

Oui, tyran domestique. Et ma mère qui obéit au tyran. Ma sœur, je ne sais pas. Est-elle jolie ? Je ne me suis jamais posé la question. Ce que je sais : Chuck la trouve jolie. Moi, je la trouve bizarre. Son éducation a été terriblement négligée. Ce n'est qu'une fille, après tout.

Est-ce que je trouve les sœurs de Chuck jolies ?
Oui.

Oui, mais il faudrait que j'aie me déniaiser à Sioux Falls avant. Après, il sera toujours temps d'entreprendre quelque chose. Faire tout, y compris « Sauf... ». Surtout « Sauf... ».

Mais d'abord, il faudrait que je donne (ou que je prenne) mon premier baiser. Je n'avais pas compris qu'il pouvait y avoir échange.

Hermosa, c'est juste quelques maisons, même des cabanes en rondins, comme à Keystone, où nous avons logé auparavant. Pas grand-chose à se mettre sous la dent, peu de filles potables. Enfin, quand je dis la dent... Il faudra que père me prête sa Chevrolet. Mais il peut très bien lire le compteur au retour, savoir où je suis allé. Je l'ai longtemps harcelé pour avoir une bicyclette. En vain, trop dangereux.

Sa manie de tout contrôler, même les lectures. Le soir, il lui arrivait de nous lire une *Histoire extraordinaire*

d'Edgar Allan Poe. Je frissonne encore quand j'évoque « Le puits et le pendule ». Ce cachot qui rétrécit, ce couteau en forme de demi-lune qui oscille en descendant du plafond...

Moby Dick de Melville, ça c'est un roman ! Et *La Lettre écarlate*, de Nathaniel Hawthorne. Père déconseillait, il n'interdisait pas. Car, comme je l'ai compris par la suite, il n'avait aucun moyen de contrôle. Mais c'était pire : l'interdit, on peut le transgresser, ça fait même partie du plaisir. Tandis qu'un « déconseil », rien à faire.

D'en bas, ma mère crie :

« Lincoln, c'est prêt ! »

Je marque la page de mon *Huckleberry Finn* et je descends.

À table, on ne dit pas grand-chose. Peut-être parce qu'on n'a rien à se dire. Ou trop.

À la fin du repas, ma mère apporte la tarte aux pommes, qui n'a pas vraiment eu le temps de refroidir sur l'appui de la fenêtre :

« Laissez-en une part pour votre père, quand il rentrera ce soir du Mont-Rushmore. »

J'ai envie de partir. Loin. Dans un premier temps, Sioux Falls. Puis, sans doute, Saint-Louis du Missouri. Ensuite, New York. Je pourrais enfin voir les apôtres que Gutzon a sculptés pour la cathédrale Saint-Jean le Divin. Je dois dire que je m'en fous un peu. Mais New York, les filles... Mon oncle Solon, frère de mon père, y a fondé l'École américaine de sculpture. Rien à foutre non plus.

Il faudrait que j'emprunte la Chevrolet. Mieux : que je la vole. Alors là, fini tout espoir de faire des études, mon père ne me le pardonnerait pas, ne financerait pas une université.

À Rapid City, il y a une gare. Donc des trains. Bizarre tout de même, le foin qu'on a fait pour la pose du rail de l'Atlantique au Pacifique. Depuis l'invention de l'automobile, le train ne sert plus guère, dans ce pays, qu'au transport des marchandises.

Je vais aller trouver mon copain.

« Bye, Mom ! Je vais chez Chuck ! »

« Bonne route ! »

Ça fait tout de même une sacrée trotte. Quand j'arrive enfin à la maison de Chuck, sa mère me dit : « Il est sorti. Je ne sais pas où il est allé. »

« Merci Madame ! »

Je m'en vais, penaud. Où peut-il bien être ? Lui aussi a son permis de conduire, mais pas de voiture. Il est orphelin de père, et sa mère ne conduit pas, ses deux sœurs non plus. Rageur, je shoote les cailloux en rentrant chez moi.

En lisière de forêt, je vois une voiture stationnée. Une Lincoln Sedan, je n'invente rien. L'auto est occupée, elle bouge bizarrement sur la suspension. Je veux savoir, je dois savoir. Je m'approche sans bruit. À trois pieds de la fenêtre arrière, je m'arrête. C'est insupportable, je sens que je vais devenir fou. Encore un pas, je ne distingue rien. Un de plus, on va me voir. Je fais ce pas. Je regarde par la fenêtre, aussi discrètement que possible, voire subrepticement. Oui, c'est Chuck, il est en train de baiser une gonzesse que je ne distingue pas.

Ah les salauds !

Ça fait mal, ça fait atrocement mal. Chuck ! Tout mais pas ça. Et d'abord, qui est la nana ?

Ah le salaud le salaud ! M'en vais aller baiser ses pimbêches de sœurs, au Chuck ! M'en vais les « piner », les « fucker » ! Bien fait pour lui. M'en vais

les « enfler » l'une après l'autre, les « enconner », les « niquer ». Merde, quoi ! Mon père ne veut pas que ses enfants disent des gros mots. Ah, on va t'en donner, des gros mots ! Et pour commencer, je t'emm... Non, ça je n'oserai jamais. J'ai bêtement associé les vilains mots à la sexualité. Dire ou penser « merde » me faisait bander. Quelle erreur ! Ce qui n'empêche pas que les filles, je vais les « mettre », enfler ma bite dans leur fente. À toutes, bordel ! Je vais les foutre en con ! Je vais les foutre dans tous les trous ! Et merde de remerde de remerde !

Je fais demi-tour, retourne vers le centre (si on peut dire) d'Herмосa. Je sais très bien que je ne ferai rien de tout cela. J'enrage. Dès que je vois la maison de Chuck, je fais à nouveau demi-tour, retourne en direction de chez moi. Je longe une fois de plus la forêt. La Lincoln Sedan est toujours là, mais il me semble qu'elle bouge moins. Cochon de Chuck ! J'essaie de regarder ailleurs. Je n'ai même plus envie de shooter des cailloux, je marche en direction de chez moi.

J'ai mal. J'ai envie de vomir, mais je ne vomis pas, évidemment. Et d'abord, je m'appelle Lincoln. James Lincoln de la Mothe Borglum. Je suis le fils de John Gutzon de la Mothe Borglum, sculpteur connu sous le nom de Gutzon Borglum sur tout le territoire de l'Union.

Je suis Lincoln Borglum, je veux aller à l'Université. École d'ingénieurs. Le reste, je m'en fous.

Lincoln arrive chez lui, il monte dans sa chambre, se couche tout habillé sur le lit. Rangés sur une étagère, des dizaines de lapins en bois le narguent. Je t'en foutrai des lapins ! Tiens, si j'essayais un Mickey :

de grandes oreilles aussi. Sauf que chez les lapins, on peut les regrouper, alors que chez Mickey, elles sont de chaque côté de la tête et risquent de se casser. Trop risqué.

À propos de casser, je me souviens de l'épisode de la radio. Elle ne fonctionnait plus. Mon père Gutzon a aussitôt pris les choses en main. Il a réuni la famille, a dit : que la personne qui a cassé le poste se dénonce ! Allez dans vos chambres, j'attends dans mon bureau. Que le ou la coupable vienne me trouver, personne n'en saura rien que moi et qui se sera dénoncé. Exécution !

Au bout d'une heure interminable, j'étais allé dans le bureau de mon père :

— C'est moi qui ai cassé la radio.

— À la bonne heure. Il n'y aura pas de sanction, puisque tu as eu le courage de te dénoncer. Va !

Bien entendu, je n'avais rien cassé du tout. La radio, père a constaté qu'elle n'était que débranchée, la prise n'était pas mise. Sans doute qu'en faisant le ménage, ma mère ou ma sœur, sans faire exprès... Je n'ai pas eu droit à un seul mot d'excuse, on n'a plus jamais évoqué cet événement.

Mais depuis ce jour, j'ai appris à mentir, toujours en ma défaveur. À chaque fois que quelque chose était détérioré, abîmé ou ne marchait plus dans la maison, je me désignais comme coupable. Je ne supportais plus cette ambiance d'Inquisition. Je n'avais rien fait, bien entendu, mais j'ai vite acquis la réputation de brise-tout.

Là-haut, père dirige ses quatre centaines d'ouvriers. J'espère qu'il est moins tyrannique. Le reste du temps, il le passe à parcourir le pays à bord de sa Chevrolet, à la recherche de fonds. Bien sûr, l'œuvre

est une commande d'État, donc en principe payée, mais Gutzon est un perfectionniste, il en fait davantage que ce qu'on lui a demandé. Le problème, c'est que suite au krach boursier du Mardi noir, les gens n'ont plus beaucoup d'argent.

Dans ma chambre, je sors de sa cachette un livre interdit. Il vient de paraître, c'est Chuck qui me l'a filé; il le tenait d'un autre copain; lui-même ne l'a pas lu. Le livre est tout écorné, certaines pages souvent feuilletées sont jaunes et grises sur la tranche. C'est un de ces livres qu'on lit d'une seule main, l'autre étant occupée. J'avoue que j'ai été déçu. Le roman s'appelle *L'Amant de Lady Chatterley*, par D.H. Lawrence.

Père, s'il l'avait lu, me l'aurait « déconseillé ».

C'est l'histoire d'un garde-chasse qui...

Oh, et puis je n'ai pas le cœur à lire.

Chuck.

Avec qui ?

Mary Ellis est de plus en plus bizarre, mais je sais que ce n'est pas avec elle. Quand je suis rentré, elle était là, à table, avec une feuille de papier, un crayon et un livre ouvert. Elle s'est mis en tête d'apprendre la sténographie.

Officiellement, nous sommes toujours sous la prohibition. L'alcool est interdit. Moralité (ou plutôt immoralité): les distilleries illégales se multiplient, c'est la guerre des gangs, les bars prohibés foisonnent — il y en a même à Rapid City, sans parler de Sioux Falls.

J'ai dit: « officiellement ». Par exemple, le Ku Klux Klan est officiellement interdit. Mais les cérémonies nocturnes clandestines continuent, ainsi que

les lynchages, les exécutions sommaires. Je suis pour : moins il y aura de nègres sur le territoire des USA, mieux cela vaudra.

Cette année 1929 restera dans les annales. Guerre des clans qui culmine avec les massacres et les « promenades », krach boursier et Mardi noir, dépression économique. Et moi qui ai dix-huit ans. Je m'appelle Lincoln Borglum, je veux être ingénieur. Qu'on ne me parle plus jamais de sculpture.

Chuck.

Salopard.